

HOURCADE Nicolas

Les ultras français

*Texte paru avec quelques modifications
dans la revue Panoramiques (2002, n° 61, p. 111-115)
Titre proposé : Pratiques et mentalités des supporters ultras français*

Vers la fin des années 1960, des groupes de jeunes supporters commencent à se former dans les virages (les tribunes situées derrière les buts) des stades de football italiens. Ils encouragent leurs favoris avec fougue et sont vite qualifiés, de manière générique, d'« ultras ». Leur mode de supportérisme se répand progressivement dans les pays voisins. A partir du milieu des années 1980, des groupes (comme le Commando Ultra marseillais ou les Boulogne Boys parisiens) tentent d'implanter en France ce modèle italien. Le style ultra se caractérise par son organisation et son aspect spectaculaire. Des banderoles portent le nom des groupes. Des drapeaux sont distribués aux supporters. Des animations, appelées à l'italienne « tifos », colorent la tribune à l'entrée des joueurs. Ces tifos, les chants et les mouvements d'ensemble (lever les bras, sauter sur place...) sont coordonnés, à l'aide d'un mégaphone ou d'une sono, par des meneurs tournés vers le public, et sont rythmés par des roulements de tambour.

Apparus dans notre pays dans un contexte marqué par le drame du Heysel et par les premiers méfaits de hooligans français, ces ultras ont d'abord été considérés avec méfiance, d'autant que leurs patronymes et leurs attitudes provocatrices choquaient. Cependant, grâce à l'intensité du soutien apporté à leur équipe et à la qualité de leurs tifos, ils ont réussi à développer leur style et à se faire, en grande partie, accepter par le public et les responsables des clubs. Dans la plupart des stades de première division, ce sont désormais eux qui mènent l'ambiance¹. La popularité croissante du football en France et le rajeunissement du public des virages ont favorisé l'expansion des groupes ultras. Mais ceux-ci ont aussi entretenu ces évolutions, leur activité attirant en elle-même du public, particulièrement des jeunes, et leur organisation contribuant à structurer un supportérisme français jusque là peu développé.

Une population diversifiée

La population des virages occupés par les groupes ultras est unie et diversifiée. Unie dans son soutien à l'équipe, dans sa composition (essentiellement des jeunes, des garçons et des blancs²), ainsi que dans son opposition au reste du public, dont la passivité est raillée, et aux supporters adverses. Diversifiée du fait de la concurrence plus ou moins vive entre groupes soutenant le même club et surtout du fait de la variété des pratiques, des mentalités et des niveaux d'engagement. La majeure partie des supporters rejoint les virages simplement parce que c'est là que l'ambiance est la plus intense et festive. Une part moindre mais importante

¹Les effectifs des groupes, à l'origine maigres, se sont nettement accrus. Les Barbarians Havrais sont, selon les saisons, entre 50 et 100, le Roazhon Celtic Kop de Rennes a récemment atteint les 300 adhérents, les groupes parisiens (Boys, Lutèce Falco, Supras, Tigris Mystic...) ont chacun des centaines de membres. Les groupes les plus puissants - les Magic Fans stéphanois, le Commando Ultra et les South Winners marseillais - comptent entre 3 et 5 000 adhérents.

Cet article s'appuie sur une enquête menée entre 1993 et 2000 dans plusieurs villes : de manière approfondie à Bordeaux, Paris, Rennes et Le Havre, plus occasionnellement à Saint-Etienne, Marseille, Lens... Les propos entre guillemets sont généralement extraits d'entretiens avec des ultras. Pour une analyse plus développée : Hourcade, N., « La France des 'ultras' », *Sociétés et Représentations*, n° 7, 1998.

²Dans ces tribunes, la majorité des supporters a entre 16 et 25 ans. La part des filles est d'environ 20 %. Seuls quelques groupes, comme les Winners et MTP (Marseille Trop Puissant) ou ceux du virage parisien Auteuil, comptent dans leurs rangs un nombre non négligeable de jeunes issus de l'immigration africaine.

apprécie le style particulier des ultras. Enfin une minorité s'investit dans la vie des groupes ; elle est fréquemment appelée « noyau », par opposition aux sympathisants et adhérents qui se contentent de suivre les initiatives des membres actifs et ne participent qu'occasionnellement aux déplacements pour suivre l'équipe à l'extérieur³.

La population des virages est également diversifiée socialement. Contrairement aux clichés, les données disponibles sur les membres actifs de plusieurs groupes français montrent, au-delà de différences selon les villes et les groupes, qu'ils ont un profil social commun. Ils appartiennent à des milieux sociaux variés, essentiellement populaires et moyens ; les couches supérieures sont sous-représentées mais pas absentes. Leur niveau scolaire est comparable à celui des personnes de leur âge. Être ultra n'est pas propre à une classe sociale ; cependant, les manières de l'être sont souvent liées à l'origine sociale et surtout au niveau d'études. La diversité des degrés d'engagement et des activités engendrées par la pratique ultra permet à des jeunes différents d'y trouver des centres d'intérêt différents.

Organisation et « chaos »

Dans les virages, les matches sont vécus comme des moments d'effervescence. L'excitation est entretenue par les rebondissements du match, par l'envie de « délirer » avec des amis et par l'intensité du soutien qui vise tant à porter l'équipe vers la victoire qu'à démontrer sa propre force en tant que groupe. D'où une activité physique importante : taper des mains, sauter, se sauter dessus lors des buts... Pour les plus engagés, le match est une expérience de transe : « quand tu es au stade, tu n'es plus toi-même ». La consommation d'alcool ou de drogue permet à certains d'atteindre plus facilement cet état.

Les déplacements sont considérés comme fondamentaux : la distance parcourue prouve la force de l'attachement à l'équipe. De plus, ils sont une bonne occasion pour se mesurer aux supporters adverses, pour renforcer les liens à l'intérieur du groupe (ils sont souvent effectués en bus ou en minibus) et pour partir à l'aventure puisqu'ils servent de prétexte à des périples à travers le pays. Ces déplacements constituent des moments en dehors du temps normal : ils permettent de vivre des expériences extra-ordinaires et parfois déviantes.

Les membres actifs affirment que leur passion les occupe « 7 jours sur 7 ». Outre les matches à domicile et les fréquents déplacements, les activités sont nombreuses : préparer les animations et les voyages, faire fabriquer les gadgets, rédiger les feuilles d'information, tenir les comptes, discuter avec les dirigeants du club... L'organisation est donc importante, même si elle n'est pas toujours parfaitement rigoureuse. Les groupes prennent généralement la forme d'une association loi 1901 dirigée par un bureau élu en assemblée générale. Les décisions sont le fruit de débats internes au noyau, quelques personnalités ayant souvent une influence prépondérante. Les réunions se tiennent dans un lieu attitré, comme un bar ; certains groupes louent (ou possèdent) leur propre local qu'ils ouvrent quotidiennement et qui devient, pour les membres du noyau, un espace de sociabilité où ils passent plus de temps à partager des activités amicales qu'à s'occuper directement du groupe.

Le comportement des ultras se caractérise par l'ordre, l'organisation, mais aussi par la transe, le « chaos ». Ces deux aspects ne sont pas contradictoires. Le « bon ultra » doit savoir être, selon les circonstances, discipliné ou « furieux » ou les deux en même temps. Par exemple, les ultras mettent en scène l'euphorie. Ceci apparaît notamment dans leur manière d'exulter après un but. Tout en extériorisant une joie réelle, ils cherchent à produire une impression de puissance et de fanatisme. Les déboulés collectifs du haut en bas du virage, pratiqués quand la topographie des lieux le permet, en témoignent. Au contact des membres plus anciens, les

³Ainsi, les deux groupes ultras bordelais (Ultramarines et Devils) ont environ 1 200 adhérents, mais les sympathisants sont plus nombreux : l'ensemble de leur tribune, soit 4 000 personnes, participe aux tifos et aux chants, et des supporters non adhérents achètent leurs gadgets ou effectuent des déplacements avec eux. Quant au noyau, il est formé d'une centaine de membres actifs dont une vingtaine de responsables.

ultras acquièrent une attitude corporelle, une gestuelle particulières qu'ils reproduisent « naturellement » en situation.

Une bande

Pour les membres du noyau, le groupe forme une véritable bande, avec un nom, un logo, un territoire et une histoire à défendre. Ils l'assimilent souvent à une « famille » et insistent sur l'importance de la solidarité. Des liens solides, renforcés par les nombreuses expériences communes, se nouent entre eux. Mais des tensions peuvent également surgir, puisque le groupe est exigeant envers ses membres et que ceux-ci sont contraints de fréquemment cohabiter alors que leurs points de vue ne concordent pas toujours : d'où l'apparition de sections informelles ou de nouveaux groupes en fonction des affinités des uns et des autres.

Les membres actifs considèrent que le supportérisme est « plus qu'un loisir ». Pour eux, c'est une activité « sérieuse », de l'ordre du militantisme. Ils s'y investissent parfois plus que dans leurs études ou leur travail ; certains y font carrière. Généralement, cette expérience est temporaire ou non exclusive d'autres activités : elle constitue une étape, un moyen de profiter de sa jeunesse et d'affirmer son identité. Mais certains la conçoivent dans la durée comme une raison de vivre (le slogan « vivre ultra pour vivre » le souligne). Parmi les membres les plus anciens, ayant plus de 25 ou 30 ans, beaucoup ont modéré leur engagement et paraissent insérés de manière classique dans une vie professionnelle et familiale ; en revanche, quelques uns ne vivent que par leur participation au groupe et sont désaffiliés hors du milieu ultra.

La « mentalité ultra »

Pour ceux qui s'y engagent, le modèle ultra ne consiste pas seulement en un style. A cette *forme*, ils associent un état d'esprit, un *fond* qui structure et légitime leurs comportements. Plusieurs traits caractérisent cette « mentalité ultra ». D'abord, l'extrémisme. Ils se présentent comme les meilleurs supporters, ceux qui soutiennent le plus le club, à domicile comme à l'extérieur, et qui lui sont le plus fidèles, même dans les périodes difficiles. Se considérant comme le « douzième homme », ils n'hésitent pas à insulter les adversaires ou les arbitres afin de les déstabiliser. Ensuite, le désir de se distinguer du reste du public et de susciter le respect, au besoin en inspirant la crainte. Ainsi, ils critiquent les « bouffons » qui, selon eux, se ridiculisent en se « déguisant » pour aller au stade. Enfin, l'autonomie. Ils cherchent à affirmer leur propre point de vue et à faire preuve d'esprit critique envers les joueurs et les dirigeants : ils se conçoivent comme des acteurs à part entière de leur club et du monde du football.

Dès lors, le supportérisme devient en lui-même une finalité. Les divers groupes ultras partagent une même conception du supportérisme tout en étant en compétition : chacun cherche à affirmer sa force par l'intensité et la variété de ses chants, la qualité de ses animations, l'importance de sa présence en déplacement, l'influence exercée sur le club, son originalité ou encore la capacité à se faire « respecter » lors des affrontements physiques entre ultras. En s'attachant à l'histoire et à la réputation de leur club⁴ mais aussi de leur groupe et, parfois, en mobilisant une identité locale, régionale ou nationale, ils construisent une « cause » à défendre⁵. Leur passion est double : ils s'intéressent d'une part au football et à leur club, et d'autre part à leur groupe et au « mouvement » ultra (c'est-à-dire à l'ensemble des groupes, et à leurs manières d'agir et de penser). Dans un monde du football où le public est censé être connaisseur et les fans dévoués aux joueurs et aux dirigeants, les ultras sont souvent accusés de ne pas s'intéresser au sport. S'il est vrai que la passion pour leur

⁴La défense, par les ultras parisiens, du logo et du maillot historiques du club, modifiés par les dirigeants, témoigne de cette volonté de s'inscrire dans une tradition.

⁵Mignon, P., « Faire corps : supporters ultras et hooligans dans les stades de football », *Communications*, n° 67, 1998.

mouvement l'emporte généralement, la plupart des membres sont d'authentiques amateurs de football et de leur club.

Des interprétations diverses de cette « mentalité »

Cette mentalité fixe de grands principes sur lesquels, globalement, les groupes s'accordent, et que les nouveaux membres apprennent au fur et à mesure de leur intégration. Cependant, dans les pratiques, des variations importantes apparaissent en fonction du contexte local, d'autant que certaines règles de conduite sont contradictoires. D'où des débats animés dans les courriers échangés entre ultras adverses, les fanzines (petits journaux auto-produits) et les sites internet dédiés au mouvement.

Le nombre de membres d'un groupe dépend du club soutenu : son prestige, ses performances actuelles, la taille de l'agglomération dans laquelle il est installé et la politique des dirigeants (notamment si des réductions sur l'abonnement annuel au stade sont accordées aux adhérents). Mais il est aussi lié à la diversité des associations soutenant le même club et aux choix effectués par les groupes. Certains cherchent à réunir un maximum de supporters afin d'avoir une influence dans le stade comme au sein du club et de bénéficier de ressources substantielles. D'autres estiment que cette option risque d'attirer des personnes connaissant mal la mentalité ultra et trop nombreuses pour être solidaires, ainsi que de conduire à une dérive commerciale par la vente excessive de gadgets : ils préfèrent alors rassembler des membres moins nombreux mais motivés par le modèle ultra et fortement liés les uns aux autres, d'où un impact moindre sur l'ambiance et le club. Pour surmonter cette tension entre groupe de masse et groupe d'élite, beaucoup tentent de former une structure à double étage, le noyau étant distinct de la masse des membres.

Les ultras discutent aussi de la légitimité de recevoir une aide financière du club. Beaucoup la refusent car elle limiterait la portée de leurs réalisations (dont la valeur provient en partie de leur capacité à les réussir seuls) et pourrait entraver leur liberté de parole ; cependant, ils sont parfois amenés, surtout à leurs débuts, à accepter cette aide. D'autres, comme les groupes marseillais, justifient les ressources tirées du club en soulignant qu'ils ne sont pas pour autant inféodés aux dirigeants : l'autonomie de pensée, la capacité d'influer sur la politique du club en jouant un rôle de contre-pouvoir priment, selon eux, sur l'autonomie financière.

L'attitude à adopter en cas de contre-performances des joueurs pose également problème. Faut-il continuer à les encourager fidèlement ? Ou convient-il de les sermonner et de provoquer un électrochoc ? Il ne s'agit ni d'être versatile ni d'accepter d'être « humilié » par les défaites. Le comportement des joueurs est alors décisif : s'ils donnent l'impression de « mouiller le maillot » et s'ils sont respectueux des fans, leurs mauvais résultats seront plus facilement excusés. Les ultras réfléchissent aux limites de leur patience et au moment propice pour exprimer leur mécontentement. Ces dernières années, ils ont été à la pointe de la contestation apportée aux dirigeants et aux joueurs, d'où quelques débordements violents.

En dehors de ces manifestations de colère contre le club, la violence physique est bien plus liée aux rivalités entre groupes qu'aux péripéties du match. Elle découle de l'extrémisme revendiqué, de la construction de soi par opposition à l'autre et de la volonté de le dépasser. Les ultras acceptent la violence, mais, contrairement aux hooligans, ils ne la recherchent pas systématiquement : ils discutent de son opportunité selon les circonstances et ils essaient de ne pas la rendre trop voyante pour éviter qu'elle ne ternisse leur image. Si l'attrait pour la violence varie selon les individus et les groupes, les ultras cherchent surtout à affirmer leur présence, sans aller forcément au contact. En déplacement, il leur arrive de provoquer l'adversaire, en déambulant dans « sa » ville ou devant « son » stade, en attendant une éventuelle attaque à laquelle ils se feront un plaisir de répondre, mais généralement ils acceptent les escortes policières. A domicile, ils essaient avant tout d'éviter une « invasion » adverse. Dans tous les cas, une faible part des membres passe à l'acte. Les incidents font

partie des événements que les ultras aiment raconter parce qu'ils sont une source d'excitation et un moyen de tester l'unité du groupe, mais aussi parce qu'ils sont rares.

L'ambivalence du monde ultra

Le monde ultra est ambivalent. Alors que les hooligans adoptent une posture de « mauvais garçons », les ultras jouent sur plusieurs registres. D'une part, l'organisation du soutien apporté au club, la recherche d'une reconnaissance sociale et la dimension associative. D'autre part, le souci de demeurer radicaux, la provocation et l'hostilité, voire la haine, envers l'adversaire. Contrairement à ce que prétendent souvent les médias, la séparation entre les « bons » et les « méchants » n'est pas nette : parmi les ultras, ce sont généralement les mêmes qui encouragent leur équipe, préparent les tifos et se battent. L'analyse ne doit donc pas se focaliser sur les dimensions délinquantes du phénomène ultra : il convient aussi d'appréhender, sans pour autant les idéaliser, d'autres aspects importants comme le rôle intégrateur joué auprès des jeunes et la découverte de l'action collective. Les groupes ultras sont des sortes de « bacheleries » modernes⁶ ayant des comportements déviants tout en apprenant à leurs membres à agir ensemble et à suivre certaines normes.

⁶Bromberger, C., *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard, 1998.